RENÉ FRÉGNI

MINUIT DANS LA VILLE DES SONGES

roman

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

LES CHEMINS NOIRS, 1988 (Folio n° 2361). Prix Populiste 1989.

TENDRESSE DES LOUPS, 1990 (Folio n° 3109).

LES NUITS D'ALICE, 1992 (Folio n° 2624). Prix spécial du jury du Levant 1992.

LE VOLEUR D'INNOCENCE, 1994 (Folio n° 2828).

OÙ SE PERDENT LES HOMMES, 1996 (Folio n° 3354).

ELLE DANSE DANS LE NOIR, 1998 (Folio n° 3576). Prix Paul Léautaud 1998.

ON NE S'ENDORT JAMAIS SEUL, 2000 (Folio n° 3652). Prix Antigone 2001.

L'ÉTÉ, 2002 (Folio n° 4419).

LETTRE À MES TUEURS, 2004 (Folio Policier n° 428).

MAUDIT LE JOUR, 2006 (Folio n° 4810).

TU TOMBERAS AVEC LA NUIT, 2008 (Folio n° 4970). Prix Nice Baie des Anges. Prix Monte Cristo.

Aux Éditions Gallimard

LA FIANCÉE DES CORBEAUX, 2011 (Folio n° 5476). Prix Jean Carrière 2011. Prix Mouans Sartoux 2011.

SOUS LA VILLE ROUGE, 2013 (Folio n° 5852).

JE ME SOUVIENS DE TOUS VOS RÊVES, 2016 (Folio n° 6390). Grand Prix littéraire de Provence 2016.

LES VIVANTS AU PRIX DES MORTS, 2017 (Folio n° 6573). Prix spécial du jury du prix de l'Évêché 2018. Prix des lecteurs Gallimard 2017.

DERNIER ARRÊT AVANT L'AUTOMNE, 2019 (Folio n° 6951).

Aux Éditions Syros

MARILOU ET L'ASSASSIN, « Souris noire », 1990.

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LA NUIT DE L'ÉVASION, 1998.

MINUIT
DANS LA VILLE DES SONGES

RENÉ FRÉGNI

MINUIT DANS LA VILLE DES SONGES

roman

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2022.*

Pour Sophie, la fille du fugitif.

Pour Marilou, qui m'a convaincu
d'écrire ce livre, alors que j'avais
la sensation de n'avoir plus rien à dire.

« Je ne crois pas comme ils croient, je ne vis pas comme ils vivent, je n'aime pas comme ils aiment… Je mourrai comme ils meurent… »

Marguerite Yourcenar

Un minot

Maintenant je vis dans une maison au bord de la forêt. Vers cinq heures du soir, l'hiver, je fais du feu dans un poêle en fonte noir et je relis de vieux livres. Je lis trois pages, je regarde la danse des flammes, je m'endors un peu, je rattrape mon livre, tourne deux pages, ajoute une bûche… Je serai bientôt vieux. Je dors souvent.

Depuis trois ans, une petite chatte blanc et marron glacé vit avec moi. Elle est sortie de la colline, derrière la maison, comme une pelote de laine pas plus grosse que mon poing. Depuis trois ans elle m'observe, saute sur mes genoux, me parle. Nous regardons s'effondrer en sifflant des châteaux de braises. Lorsque quelque chose frôle les murs de la maison, ses oreilles tournent et elle plante ses griffes dans ma cuisse. Elle compte sur moi, c'est rassurant.

Ma mère, il y a si longtemps, me lisait quelques pages le soir dans notre cuisine de Marseille, au-dessus des jardins. Le château d'If s'embrasait au loin et les îles. Nous nous installions devant le gros poêle à charbon, elle me prenait

sur ses genoux, sa voix si douce soulevait en moi les premiers tumultes de la vie.

J'étais tour à tour ému, révolté, bouleversé par la solitude et les souffrances d'Edmond Dantès, de Jean Valjean et du petit Rémi de *Sans famille*. La vérité profonde de la vie était contre la poitrine de ma mère, ces soirs d'hiver. Tout ce qu'elle me lisait était beau à pleurer, à hurler. Je détestais les livres d'école, je n'aimais que la voix de ma mère.

Je suis né déserteur. Durant toute mon enfance, aux confins de Marseille, je suis allé à l'école au bout de notre impasse, avec la peur au ventre d'être interrogé, avec ce rat de peur qui me rongeait le ventre. La voix de ma mère écartait de mon corps les odeurs grises des livres de grammaire, des cartables, de la poussière de craie et de la peur. Les rectangles jaunes qui soulignaient et résumaient l'histoire de France et les règles de grammaire me donnaient envie de vomir. Il fallait tout apprendre par cœur et attendre son tour pour réciter devant les autres. Envie de vomir.

J'ai passé mon enfance à rêver à la belle lumière qui inondait dehors les forêts, les chemins et les villes. Je n'allais presque pas à l'école, je marchais jusqu'au soir dans les collines et les rues de la ville. Je volais tout ce qui me tombait sous la main, épiais le regard des adultes, leurs mains. J'étais Edmond Dantès, Fantine, Jean Valjean. Pour aider ces trois-là j'aurais tué la moitié de la ville. Je mentais à tout le monde.

Maintenant je vis devant ce poêle l'hiver, c'est là que je lis, que je rêve, que j'écris quelques mots. Longuement je regarde la photo de ma mère, elle est belle, jeune, lointaine, douce à jamais. Parfois j'ouvre mon cahier et sur la neige des pages je revois cette longue enfance. Tous ces Noëls ensemble, dans cette banlieue de Marseille, encore très maraîchère.

Vers la mi-décembre nous partions à la colline par le chemin de Palama. Nous grimpions vers la barre de l'Étoile. L'après-midi était tiède et doré de lumière et de bonheur. C'était un infini dimanche. Nous déposions dans un panier, avec mille délicatesses, ce qu'il faudrait pour la crèche, de la mousse très verte que nous décollions prudemment de quelque roche humide, des rameaux et pignes de pin, deux ou trois branches de petit houx, trois pierres rouges qui seraient les falaises au-dessus du village de carton que mon père avait découpé, collé, fignolant mille détails à la pointe d'un pinceau : vieilles portes de remises, fenêtres éclairées, tuiles fanées de soleil, pont de pierre.

Nous installions notre crèche, chaque année, sur le petit guéridon de la salle à manger qui n'était pas chauffée et dans laquelle dormait mon frère. Dans cette pièce, nous ne faisions du feu qu'une fois par an, la nuit de Noël, dans un petit poêle Mirus, en fonte émaillée vert émeraude.

Nous tirions, un à un, nos santons d'une boîte à chaussures. Ils dormaient dans du coton depuis un an, l'âne, le bœuf, le tambourinaire, le pêcheur, la poissonnière, le bûcheron, le rétameur, la lavandière, que nous placions

au bord de notre petite rivière en papier de chocolat, le chasseur à l'affût sous un rameau de pin, le vieux et la vieille au soleil. Joseph et Marie étaient de simples parents au-dessus d'un bébé qui venait de naître dans une étable. Nous n'avions jamais mis les pieds à l'église, notre grand-mère très communiste et même farouchement stalinienne nous l'interdisait.

Mon père se foutait du curé et du bon Dieu, il n'avait qu'une religion, la chasse et les boules, comme la plupart des hommes de notre quartier. Ma mère était plus douce et affectueuse que la Vierge Marie. Nous n'avions pas besoin de Dieu, nous avions tout à la maison.

C'était le seul repas de l'année que nous prenions dans la salle à manger, le 24 décembre. Été comme hiver nous mangions dans la cuisine. Ni huîtres, ni homard, ni foie gras. Dans l'odeur du bois et la clarté des flammes du petit Mirus, nous dégustions notre traditionnel pintadeau petits pois, puis les treize desserts, dont la crème au chocolat, peu orthodoxe mais qui valait pour moi les pâtisseries les plus renommées de la ville. Celles où nous n'entrerions jamais.

Enfin nous nous resserrions, un peu avant minuit, autour de notre crèche et mon père nous racontait l'histoire de ce village qui était l'histoire de n'importe quel village du monde. Des gens qui vaquent dès l'aube à leurs occupations, des naissances, des drames, des mystères… De tous ces personnages, mes trois préférés étaient le pistachier, le ravi et le boumian. Lou pistachier est poltron, ivrogne, coureur de jupons et fainéant. Le ravi est l'idiot du village, un

imbécile heureux, le moindre hameau a le sien, il donne un coup de main à chacun et fait rire tout le monde.

Mon père marquait alors un silence, baissait la voix et désignait prudemment mon préféré, le seul qui nous faisait peur. Je me serrais contre ma mère pour écouter l'histoire glaçante du boumian, le bohémien. Il était vêtu d'une grande cape noire, d'un foulard rouge, ses cheveux étaient longs, sa barbe très noire. On voyait luire à sa ceinture la lame immense d'un couteau. Il était toujours dissimulé à l'écart du village, dans un chaos de rochers, derrière un arbre. C'était le seul méchant de la crèche, voleur de poules et sans doute d'enfants. Il emportait dans son sac ceux qui désobéissaient à leurs parents.

J'aurais écouté toute la nuit l'histoire de ce bohémien, il était la créature noire et diabolique qui donnait toute sa force au regard si doux de ma mère, à la flamme de notre petit Mirus. Pressentais-je alors que cette silhouette sombre représentait le mal en chacun de nous, l'avidité, le mensonge, l'égoïsme…

Noël approche. Ma mère est loin et je lui parle chaque jour. La méchanceté et le crime rôdent partout dehors. Il n'était pas bien dangereux ce boumian quand on connaît la cruauté des hommes… Il y a autour de moi, depuis tant d'années, tant de Noëls, la tendresse de ma mère qui écarte à chaque instant l'inquiétude et la peur, et qui est aussi merveilleuse que nos jardins d'enfance, la marche des saisons et la beauté du monde.

Il y a belle lurette que je n'ai pas fait la crèche. La fait-on encore quand on est seul ? Dans quelle cave ou grenier ai-je oublié, dans leur boîte en carton, ces quelques santons d'argile qui dorment dans le coton ? Chacun d'eux avait son destin, ses soucis, le poids de son passé. Ils ont construit dans mes songes d'enfant un village qui n'existait pas et qui demeure le plus important de ma vie. Chacun y avait son rôle, comme chaque pierre d'un pont.

Ce village d'enfance, je vais sans doute le chercher chaque jour sur tous les sentiers, derrière la maison. En été je file avec le jour, en cette saison j'attends le soleil de midi. Ma petite chatte blanche me suit trois ou quatre cents mètres. Elle s'arrête toujours au pied du même chêne, sur la première crête. Elle s'assoit, commence à miauler, commence à m'attendre. Je ne sais pas combien de temps elle reste là, ses appels se font déchirants. Je sais que je la retrouverai, assise devant la porte le soir, ses beaux yeux bleus fixés sur le chemin. Je l'ai appelée Solex, il y a trois ans, je ne l'appelle plus, je lui dis : « Tu viens ? »

À partir de ce chêne s'ouvre tout un éventail d'itinéraires secrets, effacés, dissimulés, à réinventer. Tant que j'aurai des jambes, j'en choisirai un chaque jour, comme on tire d'une bibliothèque un livre qu'on a lu dix fois. Je ne me lasse pas de ces chemins, de l'énigme si calme de leur beauté, de leur mystère, on croit les connaître et on se perd dans la lumière du troisième vallon, aussi facilement qu'au détour d'un chapitre de William Faulkner.

J'escalade d'abord une immense forêt de pins, aux troncs sanglants, plus haut le pelage blanc des bouleaux éclaire

d'impénétrables taillis de buis et de genévriers. Je suis l'empreinte lunaire des sabots d'un cheval que le gel a durcie, dans l'argile rouge du chemin. Je sais qu'après tel virage il y a une caravane abandonnée, au bord d'un torrent. Elle est criblée de plombs et de balles, je m'y suis abrité quelquefois, il y a encore les casseroles, les couvertures, un matelas éventré par les mulots, des vestes de chasse moisies.

Plus loin, une maison de forestiers fume dans l'ombre froide d'une combe. Je longe de vieilles lavandes, dans la belle lumière blonde de l'hiver. Partout les chênes sont dorés, leurs feuilles craquent comme du vieux maïs.

Je pourrais marcher pendant des jours, sans croiser âme qui vive. En contournant les gouffres du Verdon, on file jusqu'en Italie. C'est une succession de plateaux, de ravins noirs de ronces, de gorges trempées. Si je tire sur ma gauche, je vais buter contre le Chiran, étincelant de neige, si je bascule sur la droite, il me faudra traverser les grands déserts du plan de Canjuers. Je ne vais jamais jusque-là. Je traverse quelques hameaux barricadés pour l'hiver. Les gens laissent de vieilles voitures devant les portes, mais tout est solidement verrouillé, trois torchons font semblant de sécher au soleil depuis la mi-septembre. Je pourrais m'installer là jusqu'en juin, personne ne me dérangerait, et ce n'est pas le bois qui manque.

Je franchis quelques torrents, sur des ponts qui ont mille ans. Il m'arrive d'apercevoir une famille de sangliers qui escaladent des éboulis de schiste, plus raides que des murs, plus hauts que les pyramides. On ne sait plus si leur piétinement déchaîné fait tinter la pierraille comme du

cristal, ou si c'est le vent qui siffle dans les grands pins de crêtes.

Je m'arrête, j'écoute, je regarde et le silence immobilise tout. J'aime ces territoires sauvages où doivent rôder les loups. Ici je ne risque rien, même les chasseurs ne viennent pas, seuls les sangliers et les renards entretiennent les sentes dans les ginestes.

Quand le rouge-gorge du crépuscule se pose sur le fil noir des collines, de l'autre côté de la Durance, je suis de retour à la maison. Une petite pelote de laine blanche m'attend devant la porte. Elle m'engueule un peu et nous rentrons.

Je viens de relire à la lumière des flammes *Les mots*, de Jean-Paul Sartre. C'est un très beau livre qui ne me ressemble pas, qui ne reflète pas mon enfance. J'ai noté une phrase sur mon carnet : « Ainsi s'est forgé mon destin, au numéro un de la rue Le Goff, dans un appartement du cinquième étage, au-dessous de Goethe et de Schiller, au-dessus de Molière, de Racine, de La Fontaine, face à Henri Heine, à Victor Hugo… »

Surprenant ce mot, destin, sous la plume de ce grand intellectuel qui construisit son œuvre autour de la liberté absolue de chacun de nous.

J'ai grandi au premier étage d'une maison de banlieue, entre ma mère et un poêle à charbon. Il n'y avait que ces trois livres chez nous : *Le comte de Monte-Cristo*, *Les misérables* et *Sans famille*. Le mardi soir nous écoutions

religieusement *Les maîtres du mystère* au poste, en mangeant de la farine de châtaigne bouillie, recouverte de lait. Parfois, le dimanche matin, quelques opérettes marseillaises ou Édith Piaf. Peut-on parler de destin… Le petit Sartre a sans doute été l'un des dix plus brillants élèves de Paris, j'ai dû faire partie des pires cancres de Marseille et je me retrouve un stylo à la main. Qu'est-ce qui m'a poussé vers les mots, irrésistiblement, que vais-je chercher sous chaque mot, depuis cinquante ans, que je ne trouve pas dans la vie ?

J'ai passé toutes ces années à ramasser des mots partout, au bord des routes, dans les collines, sur les talus du printemps, le banc des gares, le quai des ports, dans la rumeur sous-marine des prisons, les petits hôtels dans lesquels je dors parfois, les villes que je traverse, les mots que j'aimerais prononcer lorsque je regarde, ébloui, certains visages de femmes, ceux que soulèvent en moi l'injustice et l'humiliation, les mots qui font bouger mon sommeil, la nuit, et qui sont sans doute la clé de tous les mystères.

Je ramasse un mot, je le regarde, le flaire, le caresse, je le mets dans ma bouche, comme un petit galet rouge ou vert de rivière, puis dans l'une des mille poches secrètes que je me suis inventées. Je voyage avec ce bourdonnement de mots qui ne pèse rien, ce nuage d'émotion. Chaque jour je marche, je parle avec tout ce qui bouge autour de moi et je ramasse des mots. Je ne possède que cette maison de mots.

Rebelles

Vers l'âge de douze ou treize ans, je me suis acoquiné avec tous les garnements, vauriens, petits voyous de Marseille, tous ceux qui, comme moi, ne parvenaient pas à franchir le matin le portail de l'école et qui traînaient jusqu'au soir dans les quartiers les plus écartés de la ville, en furetant, détalant, hurlant, riant, chapardant, en tapant dans tout ce qui pouvait ressembler à un ballon de foot, tout en brisant ou sciant l'antivol d'une mobylette, le cadenas d'un entrepôt.

J'aurais pu faire ma devise de cette autre phrase de Sartre : « Il n'y a rien au ciel, ni Bien ni Mal, ni personne pour me donner des ordres. » J'évitais de faire trop de peine à ma mère, une immaîtrisable folie, dans mon corps, me poussait vers cette meute d'enfants sauvages qui ne respectaient rien. Aucun d'entre nous n'avait entendu parler de Sartre. J'étais le seul à avoir pleuré en écoutant les mots bouleversants de Victor Hugo et le silence déchirant de Charlot. C'est sans doute ce qui plus tard me sauva.

Qu'il gèle, vente, pleuve, notre bande de pirates balayait la ville, entre un larcin et un éclat de rire, et lorsque le mistral de février nous coupait le ventre, nous nous engouffrions par les issues de secours, ou par un soupirail, dans les grands cinémas de la Canebière : *L'Odéon*, *Les Trois Salles*, *Le Capitole*… J'ai vu, à l'œil, pendant des journées entières, tous les grands westerns de l'époque : *Les sept mercenaires*, *Rio Bravo*, *Les Cheyennes* ou *L'homme qui tua Liberty Valance*.

Nous retrouvions les trottoirs de la ville, en adoptant la démarche virile et le regard déterminé de John Wayne, Kirk Douglas, Steve McQueen ou Yul Brynner. Chaque brasserie devenait un saloon et des chevaux indiens attendaient aux feux rouges.

Lorsque tous les enfants sortaient des lycées et des écoles, nous allions récupérer nos cartables, entassés dans un coin de bistrot, et nous rentrions chez nous à la nuit, traversés d'images héroïques, de déserts rouges déchirés de flèches et de feu, d'Indiens fiers et magnifiques qui justifiaient notre horde sauvage. Chaque matin, nous jetions nos cartables sous un flipper et nous partions saccager la ville, barbares sans cruauté, innocents iconoclastes.

Cinq années de vols, d'extravagances, de mensonges, de transgressions, d'insolence. Cinq années durant lesquelles je tournais frénétiquement les pages de ma vie, au milieu d'une bande d'Apaches. Je devins une étincelle indomptable.

Nous commencions à nous intéresser aux filles qui sont, dans cette ville, moins vêtues et plus bronzées qu'ailleurs, dès la fin mars. Les blousons noirs ne les séduisaient guère, elles préféraient le style Beatles ou jeune étudiant d'Aix-en-Provence, avec des mots et des chaussettes blanches.

Je laissai tomber les mobylettes et me spécialisai dans le vêtement à la mode. Je dérobais mes pulls et mes vestons aux *100 000 Chemises*, mes mocassins dans les belles boutiques de la rue Saint-Fé. J'en essayais une paire, marchais un peu dans le magasin, testais la souplesse, le confort, m'approchais de la porte afin de vérifier la couleur, à la lumière du jour, et je plongeais dans cette rue noire de monde, été comme hiver. Tout Marseille rêvait de s'habiller là. J'ai laissé ainsi, derrière moi, une bonne vingtaine de paires de godasses fanées, déformées.

Avant de regagner notre étage, je descendais discrètement dans la cave à charbon pour dissimuler mes larcins. Et chaque matin, avant de filer en ville, je venais choisir dans ma garde-robe ce que je porterais selon le programme du jour et la saison.

Après notre période cavalcades, westerns et cinémas, nous découvrîmes donc la sensualité des filles. Nous avions quatorze ou quinze ans, des yeux de loup, des dents avides. Des boîtes de nuit ouvraient un peu partout, on y dansait même l'après-midi. C'étaient, sous la ville, de longs dédales de caves rouges enfumées, décorées d'amphores, de filets de pêcheur et de divans profonds : *Le Corsaire Borgne*, *Le Saint James*, *Le Soupirail*.

Le lundi nous y retrouvions les coiffeuses. J'appris à

danser le be-bop, en ligne et pas sautés, sur des morceaux de jazz endiablés. Nous lancions devant nous, comme des toupies, de longues jeunes filles aux cheveux de feu. Tous les cancres de Marseille dansaient le be-bop comme des dieux.

Lorsque les lumières s'éteignaient, pour les séries de slows, nous tentions d'embrasser dans le cou, légèrement, celle que nous tenions dans nos bras et nous glissions nos mains sous des pulls angora, vers de jeunes seins dont la pointe se dressait au premier contact de nos doigts agiles. Aucune n'acceptait de faire l'amour, certaines consentaient à ce que l'on caresse, dans le noir, leurs merveilleuses poitrines. Entre deux be-bop, nous caressions des seins.

C'était plus exaltant que le théorème de Thalès, le règne de Louis XV et les langues mortes ou vivantes. Les nôtres avaient de quoi s'occuper, sous ces lueurs rouges qui embrasaient nos corps.

C'est en sortant du *Soupirail*, un soir, le ventre soulevé par le printemps et la peau si fine de l'une de ces jeunes filles, que je filai tout droit dans le quartier chaud de la ville, entre la place des Capucines et le cours Belsunce. On voyait aussi quelques-unes de ces dames autour de l'Opéra, où elles étaient plus élégantes, plus discrètes et beaucoup plus chères.

Elles occupaient ici, cuisses et poitrines presque nues, tous les trottoirs des rues du Baignoir, Tapis-Vert et des Dominicaines. C'est au bas de la rue Thubaneau, devant l'Hôtel de Nice, que je tombai en arrêt devant les plus beaux seins blancs de ce triangle magique.

Je m'approchai de cette divinité vulgaire, bien plus haute que moi, et demandai le prix. « Quel âge as-tu petit ? me lança-t-elle, l'un de ses talons aiguilles planté dans le mur.

— C'est pas la première fois, répondis-je.

— Alors reviens dans un an ! »

Je revins un quart d'heure plus tard, avec Jean-Claude qui venait d'avoir seize ans. Il négocia un prix pour deux et, amusée, elle nous précéda dans un escalier plus raide qu'une échelle, qui sentait l'eau de Javel et le salpêtre. Elle savonna dans un lavabo le sexe de Jean-Claude, le mien n'en menait pas large. Ils s'étendirent sur la toile cirée qui recouvrait un lit qui couina cinq six fois. Ce fut rapide. Elle eut plus de mal avec moi, je préférais les souples et érectiles mystères que dissimulaient les pulls angora. « Dépêche-toi mon coco, j'ai pas que ça à faire ! » souffla-t-elle dans mon cou. Que faisait-elle d'autre ? Je fermai les yeux et accélérai la cadence.

Je fus content de redescendre. Je quittai l'Hôtel de Nice déçu et un peu plus sûr de moi. Dix jours plus tard, Jean-Claude m'annonça qu'il avait chopé la chaude-pisse dans la rue Thubaneau. « J'ai l'impression de pisser des sabres et des rasoirs. »

Cinq années de galop, de chaos, de folie. J'étais entré en sixième avec deux ans de retard. Le lycée Marseilleveyre me renvoya définitivement avant le printemps. Les trois collèges qui suivirent firent de même. Jamais je ne parvins à atteindre la fin de l'année scolaire.

L'hiver je dansais le be-bop, dès les beaux jours nous retrouvions les mêmes jeunes filles sur la plage des Catalans, leurs corps étaient de cuivre, leurs rires d'écume. Je ne lisais rien, n'apprenais rien. Ma mère me disait tristement : « Tu penses à ton avenir, parfois ?

— Bien sûr maman. »

Mon avenir se limitait au samedi suivant, à mon prochain rendez-vous d'amour. Les filles étaient plus belles les unes que les autres, dans cette ville qui n'a qu'une ambition, vivre ! Je ne vivais que pour ces corps, ces rires, notre jeunesse. Jamais, durant toute ma vie, je ne me suis senti plus libre que durant ces folles années. Les hivers pouvaient être glacés, les étés torrides, de la Pointe-Rouge à l'Estaque, du Vieux-Port aux ultimes banlieues, nous foncions sur des mobylettes volées dans une ville que nous inventions, solaire, sensuelle, rebelle, balayée de désir et de vent. Une ville dans laquelle tout nous appartenait.

Les livrets scolaires tombaient les uns après les autres, ma mère était convoquée, elle savait à quoi s'en tenir. Toute tremblante et menue elle entrait dans des bureaux de ministre. Plus raides que la justice, les directeurs la recevaient debout. Sans le moindre regard la sentence tombait, dans le bruit sec d'un couperet : « Très mauvaise conduite ! Mauvais élève ! Élève dissipé, paresseux, aucun effort ! Beaucoup trop d'absences, de retards, d'indisciplines ! Collectionne les avertissements ! A gâché ses rares possibilités. Ne peut achever son année scolaire ! Exclu définitivement ! »

Tête basse, sans un mot, plus discrète que le silence, ma

mère allait attendre son bus, mon livret à la main. Fallait-il que mon cœur soit de pierre pour imposer à cette femme, si douce, et qui m'aimait tant, une telle tristesse. Ce sont les seuls regrets de ma vie et ils ne servent à rien.

Lorsque plus un seul établissement public n'accepta de m'inscrire, ma mère, qui ne voulait pas se résoudre à m'envoyer sur les chantiers, consentit à un sacrifice immense. Nous ferions une ultime tentative dans le privé. Son amour, sa foi en moi et son obstination étaient sans limites.

Le Cours Florian était une sévère bâtisse grise aux fenêtres aveuglées de treillis métalliques, à deux pas du Chapitre qui était le terminus de la ligne 5, notre bus de banlieue.

Ce cours privé, en haut de la rue des Abeilles, était la dernière chance des plus indécrottables cancres de la ville, un savant mélange de petits voyous et de fils à papa. Nous avions tous deux ou trois ans de retard, tant chacun avait doublé, triplé, roupillé.

Sombres et tristes, les classes cernaient une cour plus humide qu'un puits. On ne pouvait pas tomber plus bas. Je vins là pendant une ou deux semaines, somnoler sur de noirs bureaux qui avaient dû traverser trois Républiques. Si quelqu'un avait tenté de repeindre le plafond, tout lui serait tombé sur la tête. J'eus la sensation que ce que l'on enseignait là était aussi vieux et poussiéreux que les murs.

Un matin, mes inséparables complices m'attendaient à

RENÉ FRÉGNI

Minuit dans la ville des songes

« J'avais été jadis un voyageur insouciant. Je devins un lecteur de grand chemin, toujours aussi rêveur mais un livre à la main. Je lus, adossé à tous les talus d'Europe, à l'orée de vastes forêts. Je lus dans des gares, sur de petits ports, des aires d'autoroute, à l'abri d'une grange, d'un hangar à bateaux où je m'abritais de la pluie et du vent. Le soir je me glissais dans mon duvet et tant que ma page était un peu claire, sous la dernière lumière du jour, je lisais.

J'étais redevenu un vagabond, mal rasé, hirsute, un vagabond de mots dans un voyage de songes. »

Ce roman est le récit d'une vie d'errance et de lectures, aussi dur que sensuel, aussi sombre que solaire. Le chaos d'une vie, éclairée à chaque carrefour périlleux par la découverte d'un écrivain. René Frégni, conteur-né, ne se départit jamais de son émerveillement devant la beauté du monde et des femmes. Fugueur, rebelle, passionné de paysages grandioses, qui restent pour lui indissociables des chocs littéraires. Un homme qui marche un livre et un cahier à la main.

René Frégni est l'auteur d'une vingtaine de romans imprégnés de sa vie. Aux Éditions Gallimard, il a récemment publié Les vivants au prix des morts, *prix des Lecteurs Gallimard 2017, et* Dernier arrêt avant l'automne, *Grand Prix de l'Association des écrivains et journalistes du tourisme.*

MINUIT DANS LA VILLE DES SONGES

René Frégni

Cette édition électronique
du livre *Minuit dans la ville des songes* de René Frégni
a été réalisée le 5 janvier 2022 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072967207 - Numéro d'édition : 402360).
Code sodis : U41354 - ISBN : 9782072967214.
Numéro d'édition : 402361.